

Portrait 1 : Jo et la nécessité de la pratique

Jo¹ est le cinquième d'une famille de six enfants. La famille loue depuis une vingtaine d'années une petite maison dans une cité de logements sociaux. La famille quitte très rarement la région. Le logis est propre et les étagères de la pièce principale sont chargées par une décoration très abondante. J'arrive pour un entretien dont la date a été fixée lors d'une rencontre avec Jo à l'école. Jo et ses deux grands frères sont absents. Comme de coutume, ils font leur « tour »² de début de soirée dans le quartier. Quant au père, la mère m'expliquera plus tard qu'il « traîne à rentrer du travail » et « discute certainement autour de quelques bières ». Il n'arrivera qu'à la fin de l'entretien. Jo finit par arriver en s'excusant de son retard. Il m'invite à m'installer à la table de la pièce centrale où sa mère est occupée à repasser le linge familial, la cadette à ses côtés. Elles sont devant le téléviseur, mais très vite, elles cessent de le regarder pour écouter et intervenir dans l'entretien. Celui-ci prend alors une tournure collective et familiale. Le père de Jo était jusqu'il y a peu ouvrier non qualifié dans « le bâtiment ». Il n'a pas le certificat d'études primaires et il a appris son métier de maçon sur « le tas » plutôt qu'à l'école. Dans la famille, l'école est d'ailleurs considérée comme peu pertinente en termes d'initiation et de formation à un métier. En raison de problèmes de santé et de la cinquantaine qui se profile, le père s'est reconverti en livreur. Au plus grand regret de celui-ci – parce que « maçon, ce n'est pas un métier, ça pète le dos » –, ses trois fils veulent travailler dans le « bâtiment ». Tous les trois ont l'habitude des chantiers et ont pris goût à leur ambiance et aux références symboliques qui les structurent : ils ont très tôt été « se faire la main » aux côtés de leur père ou des connaissances de celui-ci. Au moment de l'entretien, semaine de congé pour les écoles et les centres de formation en alternance, grâce à un ami de son père, Jo travaillait comme maçon sur un chantier. Cette semaine de travail ne visait pas explicitement la rétribution monétaire ou même la formation. Pour Jo, il s'agissait de travailler, car il se vit et se ressent « ouvrier », « travaillant dans le bâtiment » et « n'aimant pas rester assis », sauf pour « rester » un peu derrière l'ordinateur familial à « rigoler » avec les copains, d'une manière poohle de l'humour échangé sur les chantiers. La mère de Jo a son certificat d'études primaires. Elle est caissière et, récemment, du fait de « son expérience », a été nommée « responsable de rayon ». Lorsque le père rentre à la fin de l'entretien, il me dévisage et grogne que le sujet de la rencontre, « le choix des écoles et des options », n'est vraiment pas intéressant !

1. Tous les noms de personnes, d'établissements scolaires et de lieux renvoient à des noms fictifs.

2. Les mois, les parties de phrase et les phrases apparaissant entre guillemets renvoient à des termes et des expressions tels qu'ils ont été utilisés par les acteurs auprès desquels l'enquête a été menée. Cet usage mis en évidence dans les portraits vise à souligner tout autant la logique et la cohérence des pratiques que la représentation de soi des acteurs.

Un grand nombre d'aspects qui animent son univers familial et qui sont propres aux milieux populaires ont joué un rôle non négligeable dans le parcours scolaire de Jo, ainsi que de ses frères et sœurs. L'importance et la pertinence d'autres cadres que la sphère scolaire pour s'initier et se former à un métier, la valorisation de la pratique et la dévotion à l'égard de la théorie partagées au sein du milieu familial façonnent l'attitude

de résistance de Jo à l'égard de l'école. Ces éléments et l'attitude qui en résultent permettent d'ailleurs de comprendre une grande partie de sa trajectoire scolaire. Les renvois d'écoles dès l'enseignement primaire, les échecs scolaires et les redoublements qui précèdent l'entrée dans l'enseignement professionnel doivent être compris au regard d'une profonde continuité avec une certaine forme de culture ouvrière (Kergoat, 2008) telle qu'elle est vécue au quotidien dans le foyer familial de Jo et au sein des relations de proximité. Le parcours scolaire de Jo s'inscrit ainsi dans un rapport d'opposition à l'école et à ses représentants, les enseignants. En relatant son parcours scolaire depuis l'école primaire, Jo exprime clairement cette relation particulière à l'école, soutenue, appuyée et encouragée par la famille.

Jo posant une hypothèse sur son parcours scolaire : « en fait, les enseignants n'aimeraient pas notre famille... Cela a d'abord commencé avec ma sœur [...]. Puis avec moi, c'était le bordel ! Je me rappelle parce que cela a commencé dès la première primaire. Au début, certains profs ne nous aimaient pas, alors on foutait le bordel. Ils ont mis des rapports [...]. J'ai dû partir de là-bas parce je me suis battu avec une éducatrice ». G. A. surprise : « en primaire ? » Jo reprenant : « oui, elle m'a donné une claque et je lui ai retournée après ». G. A. s'exclamant : « Tu étais déjà un petit dur ! » Jo reprenant fièrement en jouant la scène de tout son corps s'affalant sur la table : « Ben oui, je mangerais avec mes frètes ainsi sur la table. L'éducatrice m'a fait : tu manges comme ça chez toi ? J'ai fait : oui comme ça et j'ai lancé les frètes dans les tables. » Jo rit et ses rires sont repris par la mère, la cadette et finalement je partage cette hilarité contagieuse avec eux.

La relation d'opposition de Jo à l'école est un rapport global qui touche tous les représentants de cette institution et s'étend à tous leurs attributs. Ce rapport est particulièrement manifeste dans les relations avec les élèves qu'il juge « conformistes » (Wallis, 1977).

Un jour, dans les sous-sols du métro, alors que nous discutons en attendant la navette, Jo, casquette, revêtu d'un t-shirt et d'un jean serrés et chaussé de baskets Nike, voulut m'impressionner. Ayant repéré un « grunge intello » de sa classe — soit, un jeune revêtu d'un pantalon et d'un polo un peu plus amples que les vêtements de Jo et toujours attentif au cours —, il part à sa rencontre pour le bousculer. Il lui frotte les cheveux dans tous les sens, lui arrache ses lunettes. Un véritable spectacle commence : Jo se met en scène devant des filles de style « rony » qui viennent de sortir d'une école professionnelle voisine et qui attendent leur métro. Le style « rony » des filles dont Jo recherche l'admiration compte parmi les styles vestimentaires appréciés au sein des milieux populaires. Que ce soit chez les filles ou les

garçons, il renvoie à des vêtements portés près du corps afin de mettre masculinité et féminité en évidence : les muscles des garçons transparaissent à travers un t-shirt épousant le torse ; les décolletés et les jeans moulants mettent en valeur les formes féminines. Ce style est clairement en opposition avec le style des jeunes de classes moyennes que les jeunes rony caractérisent de manière péjorative de « grunge » parce qu'il renvoie à des vêtements amples et négligés et qu'il ne met pas assez en évidence la matérialité. Soudainement, un jeune garçon un peu plus âgé, Laurent, arrive au secours du grunge intello. Jo et Laurent se bousculent et les premiers coups s'échangent. Des amis de Laurent arrivent en renfort. Jo, isolé, renonce et s'échappe en montant dans le métro. Il hurle à Laurent qu'il aurait mieux fait de ne pas s'en mêler et que ses cousins le vengeront. Une fois parti, Grégory, le grunge intello m'explique qu'il ne comprend pas le comportement de Jo alors qu'il lui « porte son sac chaque jour pendant toutes les récréations ». Le lendemain, Laurent est retrouvé le nez ensanglanté sur le parking du centre commercial proche de son école professionnelle, après avoir été tabassé par des cousins de Jo.

Ce rapport d'opposition à l'école, à ses représentants et aux élèves qui adhèrent à la rhétorique scolaire peut être compris comme un mouvement d'affirmation de soi. Il est de fait fortement articulé à des éléments identitaires masculins propres aux milieux populaires tels que la valorisation de la force et de l'effort physiques (Schwartz, 1990). Les descriptions ethnographiques sur cette virilité de type populaire sont nombreuses. Les plus récents travaux sur la jeunesse populaire montrent la prégnance de ce rapport à la masculinité, même si les pratiques qu'il implique sont renouvelées selon les contextes par la nouvelle génération (Lepoutre, 1997 ; Jammouille, 2005 ; Sauvadet, 2006 ; Vienne, 2008). Dans la sphère familiale, dans les relations de proximité avec les pairs, Jo s'essaye et se réfère à ces éléments d'identification, aux blagues et à une certaine forme d'humour qui est propre au travail manuel sur les chantiers. Il s'affirme en les reproduisant dans le cadre scolaire. Il investit d'une manière semblable le monde du virtuel : sa page personnelle regorge de photographies où il expose ses muscles ; lors de nos communications instantanées, il me fait des blagues, très semblables à celles faites dans le cadre familial ou dans son quartier. Les acteurs institutionnels de l'école interprètent les comportements de Jo avec des grilles d'analyse radicalement autres que celles qui ont cours dans son univers familial. Lors d'un conseil de classe de fin d'année, ses absences et son attitude d'opposition ont été lues comme celles d'un « sale type », d'un « délinquant » et ont abouti à son renvoi de

son établissement. Son opposition à l'institution scolaire s'impose forcément vis-à-vis de tout ce qui n'est pas inscrit dans un rapport de nécessité au métier. Comme dans le foyer, à l'instar tant du père que de la mère, Jo valorise la pratique et l'expérience au détriment de « la théorie ».

Jo : « déjà, à l'école, ils devraient retirer les heures de cours qui ne servent à rien. Comme la religion ça ne sert à rien. [...] La gym c'est un moment, comment dire, de détente-là, pour s'amuser. Ça bon on peut laisser. Mais en fait, ça dépend les cours [...] » G. A. l'interrogeant : « le français par exemple ? » Jo répondant : « ça oui. Par exemple en maçonnerie, on pourrait retirer le français. Comme je disais à la prof l'autre jour – recourant à un ton fier – elle a elle-même rigolé, je lui ai demandé : madame, on va mettre l'alphabet sur les briques ? Alors elle a commencé à rigoler ».

Cette valorisation de la pratique et l'importance du métier rejoignent l'ensemble des éléments culturels qui structurent l'univers familial de Jo, animent les relations entre ses membres et, de la sorte, donnent à Jo du sens et une direction à une orientation vers les filières du bas de la hiérarchie scolaire, d'abord dans l'enseignement professionnel de type manuel, ensuite, dans l'enseignement en alternance.

Les effets de certaines dispositions et représentations populaires sur l'orientation scolaire ne se limitent pas aux seuls garçons. Comme le montre très bien le cas de Jessy, certaines filles de classes populaires s'approprient aussi leur parcours scolaire en suivant les directions fournies par les relations familiales et de proximité, interprétations concurrentes à celles en cours dans le cadre scolaire. Elles les conduisent à vivre leur scolarité dans l'opposition, même si d'une manière générale, les comportements des jeunes filles de classes populaires étudiées sont moins impressionnants que ceux des garçons (Gaskell, 1984).

La trajectoire scolaire de Jessy illustre bien l'importance du rôle de la prime éducation sur le rapport à l'école : Jessy est allée à l'école primaire la plus proche de son domicile. Les difficultés qu'elle y a rencontrées – redoublement de la deuxième primaire, redoublement en fin de primaires – résultent selon elle de son attitude contraire à l'école. En effet, « les enseignants ne l'aimaient pas » parce qu'« elle bougeait et parlait tout le temps ». Elle finira par obtenir son certificat d'études primaires dans le cadre d'une première année secondaire spécialisée pour les élèves en difficultés. Dans l'enseignement secondaire, certains enseignants